

Jean-Marc CHOUVEL

UN PASSAGE OBSCUR

U N P A S S A G E O B S C U R

CARNETS D'ESPAGNE
(extraits)

U N P A S S A G E O B S C U R

Etre l'étoile du matin
ne rien annoncer
se perdre dans le bleu du ciel

Rongé par les vieux clous rouillés de ses souvenirs, (...) il était resté très longtemps assis à tracer des cercles dans le sable (comme le Christ devant la femme adultère). Il refaisait pas à pas le chemin du désert, cette mémoire de ciel et de silence, prodigieuse et inaccessible. Il avait cassé son bâton pour marquer jusqu'au vent de sable l'endroit de cette sépulture sans nom. Ensevelir et exhumer, dans le labeur constant des pétrisseurs de rêves. Marée. Il avait fait la même croix sur son passé et il l'avait portée sans faillir jusqu'au bout des jours.

U N P A S S A G E O B S C U R

Ce n'est pas en traversant les frontières avec des armées qu'on arrive à les effacer.



On ne peut pas être amoureux par désespoir.



Dans la guerre sainte (...) tuer n'est pas tuer : c'est se prêter à Dieu. Pour quel bien? Pour quel orgueil du Bien et de sa Vérité? N'allez pas croire que la réponse est dans le Livre (...). Répétez : « Allah est grand - Allah est grand - Allah est grand! ». Vous finirez bien par rejoindre la petitesse universelle. (...)

Voilà bien la jungle parfaite de nos sentiments
nos joies perpétuellement arrachées
à cette défaite qui nous accable.

Oh, je sens bien que le terme n'est pas loin
où nous nous avouerons la défaillance
de nos rites muets
Et tu plongeras ton cœur dans le désastre
de mon âme.



Dans l'art des circonvolutions, l'organe le plus
proche du cerveau, c'est les tripes.



Etre ce fou, au milieu de la place, un oiseau dans
chaque main, et qui harangue les passants.

Notes sur l'art du temps.

J'ai visité ce matin l'exposition Gughenheim au centre d'art Reina Sofia. Il n'y avait là que des chefs d'œuvre. Le catalogue était décevant, comme toujours. L'aventure esthétique du vingtième siècle prenait en quelques salles toute sa mesure. La lutte féroce du géomètre et de la sensualité, remarquablement mise en scène, s'éclairait d'œuvre en œuvre, au fil de la mémoire graphique de ce siècle, des apports et des perspectives de chacune de ces révolutions qui finissaient bien par replacer l'art en face de son miroir. Il fallait labourer tant de toiles, écraser tant de couleurs et de formes, user tant de règles et de compas, pour se retrouver avec tant d'humilité face à l'homme, c'est à dire face à l'incompréhensible génie. Il y a dans bien des œuvres qui étaient présentées l'enthousiasme de l'être qui découvre le langage, et qui le parle, spontanément. Les autres, nous, devront l'apprendre, sans savoir le parler. On n'est jamais aussi près du grand Cela qu'en le laissant signer ses propres œuvres. Nos gestes l'accompagnent, et la voie s'est tracée, limpide comme une féerie du temps, quand notre vie traverse les fantômes successifs et diffus de tant de sensibilités, de visages, d'événements.

Tête d'amour
et cœur de lièvre.
Les marches sont légères
l'amitié est facile.
Gueule de bois
jeux de printemps.
Vêtu de l'air du temps
et d'une fleur d'écume
La vie est belle.

U N P A S S A G E O B S C U R

Ce sont sans doute des extraits d'un dialogue.

Au fond, on finit toujours par raconter une histoire.

Toutes les histoires se ressemblent.



Passer sa vie entouré des fantômes de son enfance. Jusque dans la forme des lettres que l'on trace sur le papier, jusqu'au dernier sursaut d'un suffocant cauchemar. On ne peut pas plus oublier son passé qu'on ne peut changer de peau. On peut mourir seulement. Voir clair sur son destin s'est s'aveugler un peu plus sur la nature du sort.



Le couple obsession - dislocation.



L'arbitraire et la nécessité.

Ce n'est pas un cadeau diras-tu. Pourtant si, c'est un cadeau, c'est un présent, au sens le plus simple du terme. En fait, il ne s'agit plus d'une chose, il s'agit d'un acte sacré en quelque sorte - un acte sans mémoire - un acte mémoire. Ce sont deux soirs d'une vie - deux soirs d'intense solitude il va sans dire. Un soir d'encre et un soir de crayon.

Et puis tout s'étourdit tout c'est tout redit avec la susceptible spirale des quêtes incertaines - vaines. Cantiques déchantés. Chansons à voir. J'ignore si le papier aura cette constance que lui prête la ligne. Nous n'en sommes qu'au début de l'appréhension du terme. Le reste s' imagine sans peine. Et pourtant nous faisons des efforts démesurés. Nous tendons des perches à nos démons, des cordes raides à nos rêves. Nous accablons de désirs nos plaisirs les plus simples. La vie est aussi ce présent sans importance. Nous noierons-nous encore longtemps dans l'intention?

U N P A S S A G E O B S C U R

Tes yeux disaient : « Nous sommes pauvres de temps et riches d'espérance ». J'ai écrit ton nom sur chaque feuille de cet arbre sous lequel tu passais. L'écorce était déjà trop meurtrie.

Allons! comment peux-tu dire que tous les gestes sont équivalents? Ce n'est pas ton refus d'en privilégier qui m'étonne. Peut-être quand même cette naïveté de l'équivalence universelle de tout m'exaspère-t-elle un peu. Sans doute faut-il y déceler un résidu du positivisme révolutionnaire. Pourtant, et c'est sans doute ce que nous avons tenté de montrer avec le plus d'opiniâtreté, c'est par l'évidence absolue d'une temporalité bien pensée que chaque geste prend sa place, que chaque moment se situe, que le tout n'est pas une résultante insensible. Je sais, tu vas dire, pour distinguer entre les gestes, il faut que l'histoire ait un début et une fin : une origine et une finalité. Et tu dénies à raison le droit que prend toute idéologie d'orienter l'espace vital vers un sulfureux aboutissement. Les gestes ne sont équivalents que pour l'économie qui les achète. L'équivalence des gestes est une conséquence de la révocation de l'histoire au nom de la nature économique des échanges. Les théologies ou les métaphysiques n'ont rien à répondre à l'automate universel érigé par les temps modernes comme compréhension absolue des mécanismes qui sous-tendent jusqu'à notre connaissance. Seul l'art, dans ses retranchements restés hors de porté du commerce, peut prétendre un tant soit peu résister à cette réification : mais ce n'est pas son projet, pas plus que la marginalisation progressive de la création n'est son but.

Le lyrisme est l'arme la plus sûre contre la science.

Faire, avec des phénomènes qui se répètent, des phénomènes qui ne se répètent pas.



Ce guerrier a-t-il été ton amant? Cause caduque luttant en vain contre son propre sexe. La tourmente du jour et de la nuit creuse la symétrie de ton corps. Les deux éternels de ta poitrine ensorcellent le regard. Est-ce pour scinder ton front ou pour cerner ton esprit qu'ils se répètent autour de ton crâne. Est-ce pour ensorceler aussi le ciel qu'ils érigent ce casque sur ton chef. Qu'importe la victoire pour la tristesse de tes yeux, et l'éternelle soumission à l'impérieux désir.

U N P A S S A G E O B S C U R

Faut-il savoir lire et écrire pour être poète?

Pour en finir avec la poésie.

Un poète peut en cacher un autre.

Imaginer trois recueils qui portent ces titres.



Dans son dialogue avec le visible, ou avec l'invisible, le rôle de l'art n'est certainement pas d'éclairer les concepts philosophiques mais de les obscurcir, de les rendre opaques, c'est à dire consistants.

U N P A S S A G E O B S C U R

UNE AUTRE RIVE

U N P A S S A G E O B S C U R

Vuelve otra vez la oración del mar rompiendo su espuma de miles de voces seguidas en el infierno de las rocas. Viene la voz del hombre rompiendo el silencio con el canto de su soledad, alternando sus frases sin sentido con el poderoso ruido del universo.

JEUX

U N P A S S A G E O B S C U R

J'étouffe et j'ai tout fait de défaite en défaite et tout
effet de fête est fait de fait d'un échec
cinglant.

L'amer venu du cœur tue le vœux merveilleux nu de
rancœur tu le veux lame revenue qui m'écœure et j'ai vu
l'homme

atroce trace de trop d'effort étriqué troqué contre
son gré
trop plein de larmes

j'ai tout fait je ne suis rien

U N P A S S A G E O B S C U R

la poésie tant convoitée mût
l'appeau hésitant qu'on voit ému,
la peau, et six tank convoi ténu,
l'âpre oasis - temps convoité - nu.

l'œuvre est
le vrai

sans doute écouté menaçant
d'où tes coups t'aiment
n'a sang doux tek ou thème
naissant

U N P A S S A G E O B S C U R

La mémoire étant ce qui permet d'assurer la stabilité des états - l'oubli la faculté de se dessaisir des universaux - au demeurant - l'histoire restant soumise à la nature des phénomènes - on ne doit de proclamation qu'à l'insistance douloureuse des assemblées.

U N P A S S A G E O B S C U R

Loup y lègue - rang qu'on descend - dense salle, au père à
Louis le grand, condescend, dans ce sale Opéra,
Lui, le grand Condé sans dents - ce salaud paiera
l'huile - grand con des cent danses, salope et rat.

Qu'elle a marre que la marque l'amarre

Quel

Art que l'âme arque lame

Arc

Lamarck

Un vers : t'y jeter nu

U N P A S S A G E O B S C U R

langage de la matière

DECODER

décoder coder qu'aux dès codés code

ECHO

dès qu'ode écot des quod ecco

(ECHO D'ECHO)

Je n'ai rien à dire. Je suis né de rien prêt à redire ce que je peux mener à bout rien qu'en décalant. C'est dire à quel point je poursuis le néant. Debout rien ne prépare à mieux rebondir que ce grand jeu un peu malmené combat de vauriens pour des mots sans avenir. Pour médire d'un secret que l'âge trompe, j'aime tourner à fond, boule un rien séquencée, mes saccades lentes et sûres, diriger le cours des songes jusqu'au désir condamné de la mort. Je suis, terrien insensé, la machine à penser, le grand rêve à dire, l'obscur à révéler. Jetant pour la suite le pas négligeant dans de la boue, sans rien qui ne me presse, Parfois, à bien mieux faire, le bonheur dirige ma fantaisie.

Jeune neige, rien né à ne rien dire, à ne dire que les mots qui enterrent le sens.

U N P A S S A G E O B S C U R

UN PASSAGE OBSCUR

Le paysage disparaît d'un coup dans une nappe de brume. Seuls quelques arbres surgissent et s'effacent, happés par la vitesse vertigineuse. Ils ont des formes d'ombre, à la fois bourgeonnants et tapis, mêlés à cette masse cotonneuse qui en estompe les formes et en absorbe les couleurs. Parfois, on devine tout un bosquet et la rapide perspective a déjà disparu quand son présage en nous laisse deviner le halo gris d'une végétation plus lointaine, asphyxiée par l'immensité blanche, vidée absolument de sa substance. La brutalité de ces apparitions tient à la sauvagerie des formes autant qu'à la promptitude de leur avènement et de leur déchéance dans l'oubli. C'est elle qui nous suggère avec le plus de véhémence leur nature d'être. Fantasmatiques mais non point dépravées, à mi-chemin de nos hallucinations, c'est à dire dans le voisinage quotidien de cette incertitude et de cette angoisse qui nous bouleverse, dans le rythme ininterrompu et cahotique où nous tentons de maintenir une pulsation plus conforme à notre propre calibre vital, conforme au passage des rails sous les essieux du train.

Rituel Exploration

La métaphysique gagnée par le sommeil

Fébriles incartades

La lumière s'ennuie

Notre voix s'est baignée dans les larmes des deux
rives.

Avenants à la solitude

Le cœur exact, la main usée

L'âme puisée dans la validité des termes

Une joie se résume à n'être qu'en chemin.

Il y a dans ce disque rond une propre densité d'ombre et un voile parfois qui en poursuit l'idée et qui l'épuise. De la majesté lumineuse, un halo en signifie mieux l'éther et la distance. Aux vitres immobiles les villes qui défilent n'offrent à la vision qu'un simulacre blafard. Les arbres seuls jouent leur théâtre en passant comme un geste devant l'astre clair. Parfois, leur démission est forcenée, la présence occultée un bon moment, mais le regard s'obstine à fixer un immobile rendez-vous. En d'autres moments, c'est la réalité des franges, déchiquetées, qui écrit son langage saccadé dans des signaux insignifiants et débridés, précipités dans les interstices fragmentaires de la conscience.

Il s'est assis sur le banc. Il faisait beau, il faisait bon se promener et s'asseoir, regarder passer les gens. Il s'est assis, et il regardait. Personne ne lui a adressé la parole. Il n'a adressé la parole à personne. Et les gens passaient et le regardaient à peine. Le soleil tombait sur l'horizon et la nuit tombait et il est resté sur le banc. Les gens n'étaient plus à se promener. Le soir ne disait rien à personne. La nuit était noire de mondes qui passaient et ne disaient rien. Les parcs étaient remplis de bancs vides et de chats noirs. Il est resté assis au milieu de la nuit, au milieu de ses pensées. Les bancs étaient de grands cercueils qui se refermaient sans rien dire. Dans le parc, la nuit, les gens savaient bien qu'il ne fallait pas parler. Le banc était entouré de chats noirs qui le regardaient. Il aimait se promener, mais cette nuit là il s'était assis et il ne savait plus se lever. Il y avait des chats partout dans ses jambes, sur le banc, penchés sur son épaule et il sentait, distinctement, la caresse de chaque poil sur sa nuque.

U N P A S S A G E O B S C U R

Il fallait mettre un visage à la réalité. C'était donc cela l'amour?

Une passion fragile.

Conversation au sommet

Une amertume s'est glissée dans l'harmonie rêvée

A-t-on idée avant de vivre de ce gouffre qui nous sépare de nous-mêmes?

Conférence intérieure

Et que vivre n'est que ce combat des humeurs à la surface des limbes

Révocation des intervalles

Il n'y a d'un néant à l'autre

De place que pour

La tentative grimaçante d'un sourire

La souffrance c'est de vouloir se séparer de la douleur qui est là.



Intime

C'est une musique à écouter plus que jamais les yeux fermés. Une musique dont le monde est avant tout un monde intérieur. La pensée, comme le son, doit y paraître à l'état naissant, dans le dépouillement de son existence la plus nue. Alors, au sein même du dépouillement, la présence se fait sentir de tout un tohu-bohu de circulations et de rythmes, échangés au gré de la plus profonde des respirations. Et pourtant, entre le frisson qui parcourt la surface des sons et l'oscillation douloureuse et grave de la conscience, les quelques phrases abandonnées à leur destin semblent tirées à bout portant entre deux infinis irréconciliables.

U N P A S S A G E O B S C U R

Ultime

Ruelle de l'esprit

Non pas tortueuse, mais incurvée
Comme si son penchant gauche l'inclinait à cette douceur,
Non pas sombre, mais discrète et fraîche,
Menant du quai à la grand rue,
Reliant sans y penser les deux mouvances
De la ville et de son fleuve.



Ce qui m'intéresse
Ce ne sont pas les choses
C'est l'humanité
Qu'il y a dans les choses.